

LÉON TEISSIER

J. CANONGE ET MISTRAL



SOMMAIRE

I - CELINA

II - JE NE SAIS QUEL DEGRE DE PARENTE...

III - POUR LE CENTENAIRE DE LA MORT DE JULES CANONGE

CÉLINA

I.

Le village des Saintes-Maries.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis que le Christ du haut du Golgotha avait, par l'effusion de son sang, mis le sceau à la grande révolution qu'il était venu opérer dans le monde. Déjà quelques-uns de ceux qu'il avait choisis pour propager sa doctrine étaient morts en son nom dans les cachots ou dans les tortures. Des prédicateurs de la nouvelle, la persécution s'étendit bientôt jusqu'aux prosélytes. Alors le sang des martyrs coula de toutes parts; la synagogue, le sénat, l'aréopage se levèrent de concert pour la défense de leurs dieux menacés.

La tradition nous apprend que Lazare, l'ami du sauveur, avec ses sœurs Marthe et Marie-Magdelaine, de Jésus, et une autre Marie, trainés hors de Jérusalem la Déicide furent jetés dans une misérable barque dépouillée de tous ses agrès, et jetés ainsi à la merci des ondes. Mais Jésus, du haut des cieux, veilla sur celle qui l'avait tant aimé, et se riant de l'impuissante fureur des hommes conduisit à travers les flots et les écueils la barque qui portait Lazare et Magdelaine. Après leur avoir fait franchir l'île de Chypre, l'île de Candie et les parages si nombreux et si dangereux de la mer Egée, il les conduisit, par un vent impétueux qui s'éleva du levant, dans le détroit de Messine, les fit passer entre la Sardaigne et la Corse et arriver à l'entrée du golfe de Lyon.

Descendus non loin de l'embouchure du Rhône, Magdelaine alla pleurer dans la Sainte-Baume le désordre de sa vie de courtisane, et Marthe ne quitta point son frère Lazare dont les vertus et les prédications lui méritèrent l'insigne honneur de convertir à la foi cette partie de la Gaule et d'être élu premier évêque de Marseille.

C'est sur la côte où débarquèrent Lazare et ses sœurs que s'élève le petit village des Saintes-Maries, situé sur les bords de la méditerranée, à trois myriamètres d'Arles, cete antique métropole des Gaules, cette sœur aînée de Rome, moins remarquable par le grand nombre des monumens. Grecs et Romains quelle possède, que par ta rare beauté de ses femmes dont un grand nombre pourrait le disputer aux ravissantes créations des Praxitèle et des Phidias.

II

Fête patronale.

C'est le 25 du mois de mai que des villes et des villages voisins, une foule immense, entraînée par la dévotion ou l'attrait du plaisir, se rend à la fête des Saintes-Maries, misérable et triste village qui prend tout-à-coup, en ce jour de l'année, l'aspect le plus animé et le plus élégant. La campagne est couverte de voitures; de brillantes toilettes se mêlent aux simples costumes des paysannes; des tentes s'élèvent dans la prairie et offrent aux pèlerins des mets et des rafraîchissemens de toutes les sortes; des jeux,

des orchestres et des danses mêlent leur bruit profane à celui des prières et des chants qu'on entend s'élever de la chapelle. C'est là que vont se réfugier toutes les maladies, toutes les infortunes, tous les chagrins, et les bras, les pieds, les jambes de cire appendus en *ex-voto* attestent une foule de guérisons miraculeuses.

III.

Céline aux Saintes-Maries.

C'est aux Saintes-Maries que venait prier tous les ans une jeune arlésienne, la belle Céline; elle venait prier pour celui à qui elle avait juré un amour éternel et inviolable. Comme la fille de Véronne, elle avait dit: *Je l'aime de tout mon cœur; je serai à lui ou à la tombe; RIEN NE ME FERA CHANGER!*

Tendre fleur de la vallée, pourquoi devais-tu sitôt te flétrir! Les parents de Céline, fiers de leur naissance et de leur fortune, n'auraient jamais consenti à ce que leur fille unit sa destinée à un homme du peuple, n'ayant d'autre richesse, d'autre mérite qu'une âme de poète. La mère peut-être aurait pu ne pas contrarier les inclinations de sa fille, mais on ne devait rien attendre sur ce point de l'orgueil inflexible du père. Hélas! Céline ne le savait que trop; aussi jamais n'osa-t-elle avouer son amour: elle gémissait et pleurait en secret. Seule, dans sa petite chambre, elle lisait et relisait les lettres de celui qui, dans son style de poète et d'amant, lui retraçait ses souffrances et l'entretenait de son amour infortuné... Je l'ai dit, elle aimait à venir prier les Saintes-Maries, et c'était chaque année la seule consolation réservée à son triste cœur, Arthur, de son côté n'avait garde, comme on le pense bien, de manquer à ce pèlerinage. Dans un endroit secret de la chapelle souterraine Céline trouvait des lettres! son amant lui racontait avec des détails déchirants toutes ses peines, toutes ses tortures dans l'année qui venait de s'écouler; il l'a suppliait de prendre pitié du malheureux qui ne vivait que pour elle et de hâter le jour du bonheur en obtenant le consentement des auteurs de ses jours. Arthur ignorait toute l'opiniâtreté du père de Céline. Pour elle, elle ne s'aveuglait point. Elle n'avait pu se défendre d'aimer, mais elle avait compris, dès les premiers jours, qu'elle aimait sans espoir, et que cet amour lui coûterait la vie. La pauvre enfant devait s'éteindre de langueur! Depuis long-temps son père était atteint d'une affection au cœur; lui révéler le fatal secret d'un amour qui lui eut paru le comble du deshonneur pour sa fille et pour le nom qu'elle portait, c'eût été le frapper d'un coup mortel. Céline n'hésita pas dans le sacrifice que le devoir exigeait d'elle: elle se condamna au silence

IV.

Le lieu du repos.

Cependant, plusieurs jeunes gens des premières familles s'étaient présentés pour demander la main de Mademoiselle de Beau... Aucun ne put l'obtenir sous prétexte que Mademoiselle Céline ne voulait point se marier.

A deux années de là, dans une matinée du mois de mai, les plus belles arlésiennes, les amies de Céline, avaient pris leur robe blanche; mais ce n'était point pour une fête, car un long voile noir couvrait leur visage attristé.

Et dans le cimetière une tombe était ouverte et des fleurs y furent déposées. Dans une botte d'ébène appartenant à Céline, à Céline qui venait de mourir en cherchant quelqu'un que ses yeux ne purent rencontrer, en prononçant des mots dont personne ne put saisir le sens, on trouva un épithalame. Ce petit manuscrit fit connaître l'amour mystérieux de la jeune fille, morte comme tant d'autres, incomprises ou victimes de leur cœur. On dit que le père en le lisant versa des larmes de regret. Mais il n'était plus temps!

V.

Fidélité.

Puis, pendant une année, on vit tous un jeune homme glisser derrière les murailles du cimetière, les franchir et venir s'agenouiller sur une tombe. C'était Arthur... et puis on ne l'aperçut plus il était allé se réunir à Céline.

ANTONY.

JE NE SAIS QUEL DEGRE DE PARENTE...

Mon intention première était de restaurer le souvenir de l'écrivain nîmois Jules Canonge, mort voici un peu plus de cent ans. La mode des célébrations de centenaires n'a pas que des aspects ridicules. Elle fournit l'occasion, parfois, et c'est le cas, de redresser des injustices.

Mais, tout d'abord, et ce n'est point bizarrerie, je viens de présenter à mon lecteur la reproduction du conte *Céline*, et je dois m'en expliquer.

Ce document est le feuillet du journal: *Le Mémorial d'Alais*, n° 94, du 15 Mars 1842. Ce *Mémorial* (le plus ancien périodique alésien) était une publication hebdomadaire de quatre pages, sur trois colonnes, éditée par J. Martin, place Saint Jean. La langue provençale tenait une place non négligeable dans ce *Mémorial*, en particulier sous la forme de feuillets. Ainsi, le feuillet du 15 Novembre 1842, signé *C.B., de Beaucaire*, et celui du 25 Décembre, signé *B. Bonnet, de Beaucaire*, sont écrits en provençal, le dernier étant dédié à *moun picho fils Nestor*. Il est certain que l'auteur en est Pierre Bonnet (1784-1858), précurseur et ami des premiers félibres, de Reboul en particulier. Son fils, Nestor, né le 21 février 1841, devait collaborer au journal mistralien *L'Aiòli*.

Je n'émettrai pas la supposition que ce Bonnet puisse être également l'auteur de *Céline*; il me semble qu'il l'eût écrit encore en provençal. J'émettrai d'autres hypothèses.

La découverte récente de *Céline au Mémorial d'Alais* du 15 Mai 1842 est due à l'excellent chercheur et érudit alésien Jean-Lucien Clément (Jean Favand). Il publia ce conte, *En marge du centenaire de Mireille*, au n° 2 des *Cahiers Alésiens* (Avril 1960). Je n'ai pas trouvé trace que quelqu'un ait prêté attention à la découverte de J.-L. Clément, d'autant que F. Mistral neveu arrêta aussitôt toute discussion éventuelle en déclarant tout de go: *Mistral connut les Saintes-Maries de visu et il est probable qu'il ne lut jamais le conte paru en Mai 1842.* (25 Avril 1960. *Cahiers Alésiens*, n° 3, page 156). Et J.-L. Clément lui-même n'en parla plus.

Il me paraît nécessaire de relever appel de cet arrêt aussi brutal que sommaire.

Une première recherche consisterait à se demander quel peut bien être l'auteur de *Céline*. J'ai déjà cru pouvoir éliminer le nom de Pierre Bonnet. La nouvelle (ou le conte) *Céline* est signée *Antony*.

C'était un prénom mis à la mode par Alexandre Dumas en 1831.

C'est aussi un nom de lieu. Le poète Antony Deschamps (mais son vrai prénom était Antoine) était né en 1800, et, si je le cite, c'est qu'il se rencontre parfois chez les mêmes éditeurs que Jules Canonge.

Le Limousin Abbé Paul Johannaud commença de publier ses travaux d'hagiographie seulement en 1848. Il les signait parfois Paul d'Antony. C'était un écrivain d'une extraordinaire fécondité, et ce serait certainement gaspiller beaucoup de temps que d'aller en sa compagnie chercher à Limoges l'Arlésienne Céline.

Un peu moins, mais guère moins invraisemblable serait de suggérer le nom de Louis Ratisbonne. Ce fut l'exécuteur testamentaire d'Alfred de Vigny, lequel était l'ami d'Alphonse Dumas, lequel nous ramènerait tout droit en terres mistraliennes.

De plus, Ratisbonne salua *Mirèio* dans le *Journal des Débats* dès 1859; et, plus tard, il publia, dans le même organe, une traduction du *Soulòmi sus la mort de Lamartine*.

Et tout cela ne prouve absolument rien. Il m'a paru pourtant bon de le noter, pour éliminer toute autre supposition, avant de parler de Jules Canonge. Et encore, je prie certains de mes lecteurs de n'y voir qu'une fort hasardeuse suggestion.

Autre problème: est-ce qu'avec *Céline*, en 1842, Le *Mémorial d'Alais* publiait une œuvre inédite?

La petite feuille alésienne ne faisait-elle pas un emprunt à telle ou telle publication populaire de l'époque? Par exemple au *Foyer des Familles*, périodique auquel, sinon à d'autres, collabora Jules Canonge?

— *Les ans, pour peu qu'il m'en reste*, ainsi disait Mallarmé, ne me permettent plus de m'atteler à une telle recherche, d'ailleurs probablement vaine.

Je m'en tiens donc au *Mémorial d'Alais* et je me demande (ce qui laisse préjuger le sens de ma recherche) si cette publication (ou d'autres semblables) n'est pas entrée à la *Maison du Léopard* de Maillane.

Qui pourra nous le dire? Nous savons quelles étaient les lectures du patriarcal père de Mistral. Mais quelles étaient les lectures de sa mère?

Mistral nous l'a montrée sous les traits de Délaïde, l'humble glaneuse, dont le père, maire de Maillane, avait assez de bien.

Quel est le degré d'exactitude de ce récit biblique?

Peut-être qu'un jour, au fond de quelque rayon de la bibliothèque de Maillane, quelque curieux découvrira un fragment du *Mémorial d'Alais*...

Simple supposition, certes, et dépourvue de toute attache avec le réel! Et supposition peut-être inutile.

Car nous savons que le jeune Mistral lisait beaucoup, et que Roumanille était là pour entretenir sa lecture. Cela compensait ce qui faisait défaut à son imagination. Car on peut dire de Mistral ce qui a été écrit d'Anatole France (par P. de Las Cases): *il était à peu près dépourvu d'imagination créatrice*. Mais n'en est-il pas autant de nos plus grands classiques?

Alors... *Céline*...?

Oui, je reviens à *Céline* et je me contente de poser cette dernière question: si Mistral n'a pas lu *Céline* avant d'écrire *Mirèio*, et si *Céline* n'est pas l'œuvre de Jules Canonge, comment expliquer ces lettres où Canonge déclare que son *Izane* (sur laquelle nous reviendrons plus loin) prétend avoir avec *Mirèio* je ne sais quel degré de parenté? Où Canonge déclare que lui-même n'est pas étranger à *Mirèio*, et qu'il pourrait être un peu de la famille?

Mistral, prudent et sage (ainsi que disait mon vieil ami Joseph Loubet) se contente de répondre:

*O Canoungé, la chato qu'as
E la miéu soun prouvençaletto.*

Est-il possible d'en dire davantage? *Izane* et *Mireille* seraient-elles filles de *Céline*?

POUR LE CENTENAIRE DE LA MORT DE JULES CANONGE

Le Nîmois Henri Bauquier se demandait, il y a déjà bien longtemps:

— Qui songe encore à Jules Canonge parmi nos contemporains? Sa tombe est couverte d'herbes folles et de feuilles mortes dans un coin désert de notre nécropole et rares sont les passants pour qui le nom tracé sur la pierre évoque quelque souvenir précis.

Et Pitollet, autre Nîmois, de rendre responsable de cet oubli les anciennes querelles religieuses locales.

Mais cela n'expliquerait pas que Canonge soit oublié autant par le Quai de la Fontaine que par l'Enclos-Rey. Et l'oubli en lui-même ne serait rien s'il ne s'y ajoutait des sarcasmes immérités.

Dans son édition critique des *Isclo d'Or*, Jean Boutière a écrit au sujet de Jules Canonge:

— Ecrivain et journaliste, Canonge fut en relations amicales avec les poètes provençaux, avec Lamartine..., mais, comme l'a dit excellemment Léon G. Pélissier (dans les *Mélanges Wilmotte*):

Parfait galant homme et ami passionné des lettres et des arts, auteur de faibles nouvelles, de romans médiocres et de vers trop fugitifs. Il fut touchant par la naïveté de son amour-propre, par sa joie devant les éloges..., un peu ridicule par la vanité qu'il eut de donner l'illusion d'être un auteur fécond en republiant sans retouches, sauf au titre, de chétifs ouvrages.

Ah! qu'en termes galants!.. C'est, tout de même, ou peu s'en faut, sinon calomnie, du moins méchanceté gratuite; et c'est pourtant à-demi exact. Mais, bien qu'ainsi méprisé par M. le Professeur d'histoire Léon G. Pélissier, Jules Canonge, pour avoir été un auteur de second ordre, demeure un fort estimable et fort agréable personnage littéraire. Certes, il a réédité à l'envi ses poèmes et ses contes en volumes aux titres nouveaux, et cela ne prouve qu'une chose: il avait des lecteurs et des acheteurs.

Le catalogue de la Bibliothèque Nationale lui consacre 43 titres qui se soldent en 27 ou 28 recueils différents. Ce qui, par ailleurs, n'est pas complet, puisque la Bibliothèque Fabre, de Montpellier, renferme encore deux volumes qui ne sont pas à la Nationale. Ceci, sans tenir compte de nombreux articles de journaux et de revues que l'auteur n'a pas recueillis en volumes. Ivan Gaussen note que Canonge collabora à *La Revue du Midi*, au *Mercure de France*, au *Foyer des Familles*... L'ensemble représente une œuvre assez importante.

Fier de cette œuvre, et vaniteux, certes Canonge l'était passablement; et fier aussi d'appartenir à la Société Archéologique de Montpellier denuis 1845, à l'Académie de Nîmes depuis 1849, à la Société Archéologique de Béziers depuis 1861, et d'avoir eu son buste sculpté par Pradier.

En tête du volume des *Mémoires* de l'Académie de Nîmes pour 1872, se trouve une excellente notice d'Irénée Ginoux sur l'œuvre de Canonge. Je n'en ferai nul état, mon objet n'étant pas biographique.

Je noterai seulement que Canonge vécut à Nîmes la presque totalité de son existence. Il y naquit le 17 mars 1812 et y mourut le 14 mars 1870. Son ami inséparable, Jean Reboul, était donc de seize ans son aîné, étant né en 1796.

Le premier recueil de Canonge, *Préludes*, fut édité en 1835, œuvre d'un jeune homme de 23 ans. On y lit cet aveu:

pour moi, demi-poète,
Le ciel m'est sans prestige...

Le demi-poète ne devait pas tarder à prendre plus d'assurance et à croire en son génie. Mais passons sur les vingt années de cette évolution.

En janvier 1852, Roumanille rassembla et édita *Li Prouvençalo* que Saint-René Taillandier préfaça le 31 mars. Roumanille fit une visite à Reboul avant le 15 juin.

— Il semble bien, dit Jean Boutière, que c'est Canonge qui prépara la rencontre. Mistral ne semble pas avoir eu partie liée dans ces premières entrevues, mais il en félicita son aîné:

— En acquérant à notre langue et à notre poésie les éloges de pareils hommes, vous ne contribuez pas peu à réhabiliter le provençal.

Il y eut une première réunion sous le toit de Roumanille le 15 ou le 16 août.

Quant au Congrès d'Arles, il se tint les 28 et 29 août. Canonge en fit le rapport dans la *Gazette du Bas-Languedoc* (Nîmes) sous le titre: *Un Congrès de Poètes* (1). Canonge (*Gazette du Bas-Languedoc* des 19 et 22 septembre 1852) dit qu'au Congrès d'Arles fut lue une lettre de Jean Reboul apportée par celui qui écrit ces pages.

(1) Voir aussi la chronique du Chanoine Bruyère, à l'Académie de Nîmes (8 août 1959), car il y a quelques détails qui diffèrent. On a également un récit du Nîmois Ernest Roussel.

Et, disent les *Mémoires* de Mistral, cet autre Nîmois, Jules Canonge, ajouta: — *Mes amis, si vous aviez un jour à défendre votre cause, n'oubliez pas qu'en Arles se fit votre assemblée première et que vous fûtes étoilés dans la cité noble et fière qui a pour armes et pour devise: l'épée et l'ire du lion.*

Le 2 décembre, Reboul envoya un poétique remerciement à Roumanille qui lui avait adressé un recueil de *Noëls*. En effet, des poèmes orientés sur le thème de Noël avaient été échangés au cours du Congrès d'Arles, et Mistral s'était chargé d'en compléter la série qui parut le 3 septembre sous le titre: *Li Nouè de Saboly, Peyrol e J. Roumanille, emé de vers de J. Reboul e quatre dougeno de nouè tóuti flame nòu*. Ces derniers sont groupés, leurs auteurs étant *li Troubaire di Prouvençalo*, c'est-à-dire les congressistes d'Arles.

Reboul occupe une place d'honneur. Tous le considèrent, en effet, comme leur guide, leur seigneur et leur maître.

De plus, il est le seul dont la contribution, une ode à Roumanille, ne soit pas écrite en provençal.

De Jules Canonge sont deux chansons: *Lou bon larroun* et *L'Avaras*. Mistral, Aubanel et Glaup terminent le recueil.

L'Ase de Sant Jòusè est une œuvre mistralienne de 5 strophes, chacune de 14 vers:

*Tre qu'a sachu la lèi injusto
Que li-z-enfan de la
Saran escoutela...*

Suit la sombre trilogie d'Aubanel: *Li-z-Inoucèn*, dont la première pièce a pour titre: *Lou chin de sant Jòusè*; et le volume s'achève sur un poème de Glaup que Mistral trouvait *bizarre*.

Le poème de Mistral, à peu près inconnu à ce jour — c'est à peine si Rollet (2) en parle — est intéressant à cause du petit tournoi poétique qui s'est déroulé entre trois amis, usant des mêmes rimes et des mêmes idées, et dont j'attribuerais l'initiative à Aubanel.

Sauf erreur, ni Reboul ni Canonge ne prirent part au Congrès suivant (Aix, 21 août 1853). Ni l'un ni l'autre ne figurent au *Roumavàgi deis Troubaires*, ni au sommaire de *La Soupado* qui devait en former le second volume. Mais, le 25 septembre 1853, Canonge reçut la visite des *étoiles les plus brillantes alors de la pléiade provençale*; le 28, Reboul et Canonge écrivirent à Aubanel qui leur répondit le lendemain en leur promettant son poème: *Li dous Bessoun ou La Bessounado*.

Il est certain qu'aucun des deux écrivains nîmois ne fut convié à Font-Ségugne, le 21 mai 1854, réunion intime où leur présence n'était guère plausible. Mais, peu de temps après, et c'est la première lettre qui nous soit parvenue, le 31 octobre 1854, Canonge envoyait à Mistral sa plaquette *Izane* qui venait de paraître. Il y joignait sa photographie, en pensant que Mistral le reconnaîtrait.

Il disait en outre: — Cher Poète, permettez-moi de vous adresser une jeune Provençale qui désire être présentée à votre Mirèio. Elle prétend avoir avec elle je ne sais quel degré de parenté... Ne lui étant pas étranger moi-même, je serais très heureux si sa prétention ne vous paraissait pas trop exagérée, car cela me mettrait aussi un peu de la famille.

Serait-ce trop fabuler que de supposer que, ce 31 octobre 1854, Canonge aurait déjà eu connaissance du plan de *Mirèio*? et, aussitôt, d'envoyer son *Izane* à Mistral? Car *Izane* était loin d'être une nouveauté en 1854.

(2) Editeur des Œuvres Poétiques Complètes), (1966) en deux volumes. Aix.

Cette nouvelle Arlésienne était un petit roman en douze chapitres avec prologue, édité à Paris en 1849 (in-18. 144 pages). Depuis, en 1850, Canonge avait publié *Arles en France* (in-18. 318 pages). Et ce n'est qu'en 1854 que Canonge déclare qu'*Izane* prétend avoir, avec *Mirèio*, je ne sais quel degré de parenté! Et Canonge ne lui est pas étranger lui-même, et il pourrait être *un peu de la famille!* Il me semble y avoir dans tout cela une belle part d'énigme. J'y reviendrai.

Mais, ainsi que disait Mallarmé: *attendez que j'y ajoute un peu plus de mystère.*

A cette lettre de Canonge, Mistral répond sans tarder le 3 novembre 1854 par la lettre en vers à Reboul et à Canonge dont les trois premières strophes parurent dans l'*Armana Prouvençau* de 1856 (page 84) avant d'être publiées dans les *Mélanges Wilmotte* en 1910 (3). La lettre de Mistral fut également publiée par Pitollet dans le *Mercure de France* (du vivant de Mistral 1912).

Et cette lettre, loin d'être inédite, figure dans les *Mémoires* de l'Académie du Gard (1854 -1855, pp. 165-167), également dans *Arles en France* de Canonge (p. 214 de la 2^{me} édition). Les trois dernières strophes de cette épître s'adressent particulièrement à Canonge. Et l'*Armana* précisa que les vers

*O Canoungé, la chato qu'as
E la miéu soun prouvençaleto*

concernent *Izane* et *Mirèio*. Mistral ainsi reconnaissait, à son tour, que l'héroïne de Canonge avait *je ne sais quel degré de parenté* avec la sienne.

(3) Les originaux des lettres de Mistral à Canonge sont la propriété de la Bibliothèque Séguier à Nîmes.

Reboul remercie de son côté en ces termes: — Nous avons lu, l'ami Canonge et moi, vos vers avec le plus grand plaisir... Permettez-moi de vous remercier de cœur de cette marque d'amitié et de sympathie que vous avez daigné accorder à vos deux amis liés par la commune appréciation de votre beau talent. (4)

La correspondance de Mistral et de Canonge devint de plus en plus amicale, surtout de la part de Canonge, ce que lui permettait la différence d'âge. Il arrive à Canonge de

tutoyer Mistral lorsqu'il lui écrit en provençal, ce qui était assez courant entre félibres. Voici un fragment d'une lettre, malheureusement non datée

— Moun bon, carcaiejavian de tu, dimècre passa, dins lou saloun d'una bella e jouina dama que me countava qu'avié pas dansa emé tu nimai emé li chivaié que l'avian demandada au bal de la Tarasca. Ai aprouficha de l'oucasoun pèr ié recita ti vers tan amistous, tan galantoun qu'à prepaou de moun *Izana* m'as, dins leu tan, escri coume mandadou de ta *Mirèio*.

— Mon bon, nous caquetions à ton sujet, mercredi dernier, dans le salon d'une belle et jeune dame qui me racontait qu'elle n'avait pas dansé avec toi, non plus qu'avec les autres cavaliers qui l'en avaient priée au bal de la Tarasque. J'ai profité de l'occasion pour lui réciter les vers si amicaux, si gracieux qu'à propos de mon *Izane* tu m'as, dans le temps, écrits en m'adressant ta *Mirèio*.

(4) V. la communication de l'Abbé Bruyère à l'Académie de Nîmes, mentionnée plus haut, p. 19 n. 1.

Canonge rendit compte de la parution du premier *Armana Prouvençau* dans le journal nîmois *L'Opinion du Midi* du 13 décembre 1854. Il donna aux *Mémoires* de l'Académie du Gard (1854-1855) un article consacré à *Mistral, poète provençal*.

Le 3 février 1855, Mistral écrivit à Canonge une lettre contenant l'épigramme: *De mounte vèn qu'aquéu Moussu Bousièri...* qui est bien l'une des plus méchantes choses sorties de la plume du Maillanais. Aussi ne peut-on lire ces onze vers ailleurs que dans les *Mélanges Wilmotte*.

Pourtant, la même année, Canonge n'adresse pas à Mistral son recueil *Varia*; ce dont Mistral se plaint dans une lettre à Roumanille du 7 décembre.

En 1856. Canonge publia *Ginèvre* (186 p. in-32) dont deux pages sont offertes à *Monsieur Roumanille, quinze à Monsieur Mistral et cinq à Monsieur Th. Aubanel*, répartition qui dut être effectuée à l'échelle des relations de courtoisie ou d'amitié.

Les Mélanges Wilmotte ont publié les lettres de Mistral à Canonge du 23 avril et du 25 décembre 1857. Nous voyons là que Mistral n'ignorait rien de l'activité littéraire du poète nîmois. Ainsi, par la lettre d'avril, Mistral accusait réception de la deuxième édition de *Varia*, dont la première datait de 1855. Cette édition, de 1857 (in-18, 292 pages) est présentée comme *Choisie, augmentée et entièrement remaniée*. *Augmentée*, elle l'est notamment par la publication des appréciations élogieuses reçues par l'auteur. En outre, on y trouve *la Réponse à M. Mistral, poète provençal*. Ce sont seize strophes de cinq vers chacune:

Si ma lèvre restait muette
Quand, chez moi, tes vers à torrent
Déployaient leur brillant courant...

Ce que l'on peut juger assez plat, mais ce qui permet de penser que Mistral avait communiqué à Canonge, sinon le manuscrit de *Mirèio*, au moins d'assez larges extraits.

Ce fut le 22 janvier 1859 que Reboul invita Mistral et Roumanille à venir à Nîmes. Mistral accepta le 28 et la soirée eut lieu le 30. Mistral en revint *harassé et sans voix*, et il invita ses amis à venir le dimanche suivant à Maillane pour la fête *votive de Santo Agueto*.

Moins intime fut la visite de Mistral à Nîmes pour fêter la publication de son poème (5). Malgré sa solennité, la fête, sous les auspices des *Conférences de Saint Vincent de Paul*, revêtit un caractère privé et je n'ai trouvé aucun indice permettant de supposer une participation quelconque de Canonge. Ce qui n'empêche pas, ainsi que l'a écrit Henriette L. Spanjaard, que Jules Canonge a été, avec Ernest Roussel, un des premiers qui ont salué *Mirèio* avec enthousiasme (Opinion du Midi, Nîmes, 9 mars et 2 avril 1859) (6).

Canonge payait ainsi ses dettes, car deux notes de *Mirèio* concernent son œuvre, l'une à propos de la *Chèvre d'or*, particulièrement élogieuse, l'autre à propos des collines de Corde. Et, ce qui m'intéresse spécialement, c'est que Mistral se référa à un article de Canonge paru dans *L'illustration* du 29 mai 1852.

Date remarquable, qui prouve que, dès le jour où il commençait *Mirèio* (1852, *quouro avian 22 an...*) Mistral n'ignorait rien de Canonge et le prenait comme guide vers le *trou de Corde* à la recherche de Taven et de la Chèvre d'or.

(5) Je me permets de renvoyer à ma brochure, *Le Pape des Cévennes*, 1963.

(6) Roussel écrivait dans *Le Courrier du Midi*, périodique nîmois concurrent de l'opinion et politiquement opposé.

En 1861, la deuxième édition d'*Arles en France* renferme, à la page 214, une réédition d'*Izane*, précédée par la lettre en vers de Mistral, de 1856, et la réponse à Mistral:

Oui, se comprendre est un bonheur...
Mais ta Mireille, à ceux qui lisent tes écrits,
Révèle un bien plus doux encore:
Le bonheur de s'aimer après s'être compris!

avec, en note: — Mireille, héroïne du ravissant poème publié, depuis, par Mistral. Nous saisissons bien, il me semble, ce que Canonge voudrait insinuer et comment il se heurte au silence obstiné de Mistral.

Et voici, pour en finir, ce que le Nîmois écrivait au Maillanais, le 16 août 1861: — L'étonnement que vous avez éprouvé en lisant certain passage de ma *Chèvre d'or*, je l'ai senti le premier en lisant votre ravissante *Mireille*. La solution à laquelle j'arrivai fut précisément celle que vous avez trouvée vous-même: elle est du reste si naturelle et j'en fus tellement convaincu que je ne vous en parlai même pas. Il n'est donc pas besoin, ô vous très loyal, d'en jurer par le Styx ou par la Durance. Vous n'êtes certes pas de ceux que l'indigence peut pousser au plagiat, et ce m'est au contraire extrêmement flatteur de voir que nous nous sommes ainsi rencontrés... (*Museon Mistral à Maillane*).

Plusieurs lettres conservées au Museon Mistral à Maillane établissent que Canonge, conjointement avec Gabriel Azais, se trouva intimement mêlé au tragique événement dont Alphonse Daudet fit le sujet de son *Arlésienne*. J'avoue ne rien savoir de certain,

mais je suggérerais que ce fut l'abbé Azais, remarquable historien qui habitait Nîmes et était d'origine biterroise, qui servit de truchement.

Car, ainsi que Jules Véran le rappela un jour, assez indiscretement, ce qu'on avait oublié: l'Arlésienne était de Béziers.

Une lettre, que je crois inédite, de Canonge à Mistral, contient ces mots: — Aller habiter Béziers est la condition expresse. Cette lettre, qui n'est pas datée, ne peut être que fort peu antérieure à celle de Mistral Canonge du 10 mai 1862:

— Je vais, dans quelques jours, partir pour Béziers pour assister au mariage de mon neveu. Quel événement a retardé la cérémonie? Le 29 août, Mistral devait écrire, toujours à Canonge: — Le lendemain (de la Saint-Eloi) nous arriva l'épouvantable malheur que vous avez appris (7).

Ces dernières lettres sont, avec d'autres, signalées par Jean Péliissier. Elles démontrent que le poète de *Mirèio* ne fit nul mystère de ce drame tant qu'Alphonse Daudet n'en eut pas romancé et travesti les données dans son *Arlésienne* (8). *C'était un saint*, a écrit Mistral de son malheureux neveu François; et l'héroïne du drame, la biterroise Philippine Gauffopè, était une jeune fille irréprochable qui devint, plus tard, une excellente épouse, et dont la descendance est fort honorablement connue dans la plaine viticole de l'Hérault.

(7) *Les lettres de Mistral à Canonge pendant cette période de temps sont reproduites dans les Mélanges Wilmotte, p. 948. En voici les extraits les plus intéressants pour nous:*

- 10 mai 1862. je m'étais dit et je vous avais promis de vous inviter à Maillane avec Jules Salles, un jour de ce mois de mai. Ce sont visites sur visites et maintenant je vais dans quelques jours partir pour Béziers pour assister au mariage de mon neveu. Mais je tiens à vous avoir, ce sera pour le mois de juin. Comptez-y.

- 2 juillet 1862. Mon cher ami, nous avons ici dimanche une charmante fête agricole, la Saint Eloi, avec bénédiction des bêtes de labour, course de la *Carreto ramado*, course de taureaux, etc... Dites à M. Jules Salles que je vous attends tous les deux. Nous aurons Roumieux et sa femme, du soleil, de la joie, et du vin de Châteauneuf-des-Papes...

- 29 août 1862. Jules Salles a dû vous dire combien nous avons regretté le jour de sa venue...

Le lendemain nous arriva l'épouvantable malheur que vous avez appris. C'est une de ces catastrophes qui déroutent toutes les données religieuses et philosophiques. On croit y reconnaître avec effroi la fatalité antique...

(8) Cf. Boutière, p. 994.

Le Majoral du Félibrige A. Domergue m'a parfois parlé, sans toutefois me le communiquer, du volumineux dossier qu'il avait su constituer à propos de ce drame et de ses suites, et qui différait en de nombreux détails avec les articles de journaux écrits trop rapidement par Jules Véran et quelques autres. Je mets à part la remarquable exégèse que Jean Lesaffre vient de publier dans *La France Latine* d'octobre 1970: A propos du poème de *Mistral: Li tres ounbro*. Mais Jean Lesaffre s'achoppe à son tour au problème qui ne trouve de réponse que dans le mot de Canonge:

— Aller habiter Béziers est la condition expresse.

Qu'il s'y soit joint, ainsi qu'il est trop souvent de règle, certaines questions d'intérêts, c'est chose infiniment probable, encore qu'au témoignage de Domergue (9) la fortune

de la famille Gauffopè ait été fort comparable avec la fortune de la famille du jeune François Mistral.

*
* *

Désormais, les rapports amicaux de Canonge et de Mistral ne cessent pas, mais l'exposé qu'on pourrait en donner serait sans grand intérêt tant pour l'histoire de leurs vies que pour celle de leurs œuvres. Mistral s'échappe avec Balaguer vers la Catalogne, avec Calendal vers les Alpes.

(9) Il me plaît ici de rendre hommage à la mémoire de cet A. Domergue qui risque de laisser le souvenir d'un homme malade et prématurément vieilli. Certes, il exagéra parfois son amour-propre d'écrivain. Mais il témoigna très souvent de qualités réelles. Des difficultés de tous ordres le privèrent trop souvent de l'occasion et du temps pour les voir fleurir et fructifier.

L'obstiné sédentaire nîmois ne saurait l'y suivre. En conséquence, je dois me borner à quelques notations chronologiques et forcément un peu sèches.

*
* *

Les pages 245 à 249 de la réédition d'*Izane* sont le portrait (...) d'une réalité ravissante de vie d'une rencontre antérieure à 1848 que firent Canonge et le peintre Jules Salles. En 1862, Mistral dédia un sonnet à Jules Salles et chargea Canonge de le remettre au destinataire. Les circonstances sont précisées dans une lettre sans date citée par Boutière (*Lis Isclo d'Or*, p. 676).

*
* *

Une lettre de Canonge à Mistral, du 4 mai 1864, stigmatise l'incroyable mépris du costume provençal affiché par la Carvalho qui chantait *Mireille* à l'Opéra Comique.

*
* *

Mistral mit Canonge et Roumanille en rapport avec Ricard, professeur à Prague, que Mistral qualifie d'ami en lui dédiant, le 2 août 1863, son poème *Lou Renegat*.

*
* *

Li Belugo d'Antounieto de Bèu-Caire sont un émouvant recueil de poèmes composés à la mémoire de la délicate poétesse défunte. Rares y sont les hommages écrits en

français sans doute est-ce pour cela que celui de Canonge figure à la fin. Il est daté du 21 février 1865.

*
* *

Tardivement, Canonge collabora à l'*Armana Prouvençau* et prouva qu'il aurait pu se faire une place non méprisante au milieu des félibres:

A moun ami Roumaniho (1867)
Madeloun (1869)
Cascarelun (1870)

Il y figure aussi en souscrivant pour cinq francs au monument en l'honneur du noëlliste Saboly.

*
* *

En 1868 parut *Bruno-la-Bloundo* ou *La Gardienne des Alyscamps, légendaire arlésien, avec la traduction littérale en regard, suivi de mélanges* (Avignon et Paris, XX-144 pages). Et, peu après, sortait des presses avignonaises de Roumanille: *Bruno-la-Bloundo, o la Gardiano dis Aliscamp, legendàri arlaten, pèr Jùli Canonge (qu'a fa Arle en Franço) segui de la traducioun literalo, 2do edicioun revisto e miés prouvençalo* (1868. In-18, 61 p.). A la page VI figure la lettre suivante de Mistral à l'auteur:

Moun bon ami,

Vaqui uno souspresso!... Un pouèmo de Canounge en prouvençau! Bravo, Bruno-la Bloundo! Me n'en siéu regala, coume quand ère pichot me regalave em' uno bello coco roussou que ma maire m'adusié de Nimes. Es bèn acò la pouèsio que sort dis Aliscamp: uno mescladisso armouniouse de toubèu e de flour, de Roumano morto e d'Arlatenco vivo, de gravita e de famihiareta, d'amour e de malancounié.

*Vòstis obro francesou èron talamen embeimado de sentour prouvençalo que i'a long-tèms, se saup, qu'erias classa au proumié rèng di pouèto prouvençau; mai, en ome de bon e d'ounour e de sèn, avès vougu prouva que la lengo di felibre vous èro pas estranjo: e tout lou Felibrige, vuei, se rejouïs en vous.
Vous toque la man e vous salude couralamen,*

Maiano, 17 de febré 1868.

F. Mistral.

La première édition de *Bruno-la-Bloundo* est écrite dans une orthographe phonétique assez incertaine, telle que s'obstina toujours à la pratiquer le fabuliste nîmois Bigot. Chacun des chants porte une dédicace à un félibre.

La deuxième édition fut publiée, très vraisemblablement sur l'insistance de Mistral, selon les pures normes félibréennes, et l'orthographe en fut presque certainement revue et corrigée mot par mot par Mistral lui-même, qui s'est imposé cette corvée tout au long de sa vie à l'égard de presque toutes les publications félibréennes.

Quel fut le tirage de chacune des éditions?

On peut se le demander je n'ai pour mon compte aucun indice qui permette une réponse quelconque.

La lettre de Mistral du 17 février 1868 est-elle postérieure à la première ou à la seconde édition? Et de quelle date est le salut de Mistral à Canonge dans l'*Armana* de 1871?

L'exemplaire de la Bibliothèque de Montpellier porte cette indication: Exemplaire donné par l'auteur à M. Germer-Durand et par celui-ci à M. T. Blanc pour la bibliothèque du Musée Fabre (Nîmes, 29 mars 1870) — c'est-à-dire quinze jours après la mort de Canonge.

On a vu que dans la première édition de *Bruno-la-Bloundo* le poème était suivi de *Mélanges* (Mescladis).

Il s'agit de dix pièces de vers dont l'une avait pour titre: *A la filho de Reattu en ié oufren Calendaou douna pèr Mistral e qu'ai fa religa*. Or, le sonnet de Mistral *A la fiho de Reattu* est daté du 10 avril 1868 et la traduction française en fut confiée à Canonge.

Dans son édition critique des *Isclò d'Or*, Jean Boutière en a précisé les circonstances. Canonge avait publié en 1863 une petite brochure: *Jacques Réattu, peintre d'histoire. Notice biographique* (Nîmes, 1863, in-32, 28 p.) et, dans le numéro d'avril de la revue arlésienne *Le Musée*, un article concernant le même artiste.

*

* *

Dans deux lettres, l'une sans date, l'autre du 4 juillet 1868, Canonge demandait à Mistral qu'à son retour de Catalogne *il ne se dressât pas en champion des hérésiarques* (Albigeois) (10).

*

* *

Canonge aura l'honneur de voir figurer son nom au *Tresor dóu Felibrige*. Mais déjà, aussitôt après sa mort, l'*Armana Prouvençau* de 1871 lui consacra ces lignes qui sont indubitablement de la main de Mistral:

— Lou 17 de Mars de 1870 es mort Jùli Canonge, escrivan e pouèto Nimausen, countempouran e emule de Reboul, autour de forço oubreto elegante e courouso, entre li qualo Arles en France, e sòci (11) dóu Felibrige pèr soun pouèmo de *Bruno-*

la-Bloundo. Soun amour di bèlli causo e sa couneissènço artistico i'avien vauçu l'amista d'Ary Schaffer, d'Ingres e de Pradier.

(10) C'est l'époque où Mistral chantait *La Countesso*.

(11) Il faut remarquer qu'en 1871 le mot *sòci* (associé) n'avait pas reçu la signification précise que lui donneront, en 1876, les nouveaux statuts du Félibrige.

*
* *

En 1875, les *Isclò d'Or* dédièrent un *flame pouèmo* à chacun des nombreux amis de Mistral, y compris Canonge, alors que Roumanille, qui était omis, s'en plaindra amèrement. Pourtant les vers de Mistral à Reboul et à Canonge ne furent pas maintenus dans l'édition de 1889, ce que Jean Boutière juge *assez surprenant*, vu que Mistral était *cordialement* lié avec les deux Nîmois.

Est-il utile que je donne une conclusion à ces pages? Au lecteur de le faire, de juger dans un sens ou dans l'autre, ou de contester. Je veux seulement ici résumer.

En 1960, l'Alésien J.-B. Clément (Jean Favand), découvrit dans un journal local de 1842 (donc dix-huit ans avant la parution de Mirèio), un conte, Céлина, dont le sujet s'apparente de près avec celui du poème mistralien. Loin de porter sa découverte aux nues, Favand la minimise et en déclare le caractère romantique outrancier et ridicule. Il réédite pourtant Céлина sous la rubrique.

En marge du centenaire de Mireille. Et quelques mois plus tard, sous de certaines pressions, il croit devoir dire qu'il n'a jamais eu la prétention de voir dans la ridicule Céлина la source de la radieuse Mirèio.

J'ai pensé que la chose valait d'être réexaminée.

A la suite j'ai émis quelques hypothèses plus ou moins vraisemblables sur l'auteur possible de ce conte signé Antony, et j'ai pensé à Jules Canonge dont, par hasard, survenait le centenaire de la mort.

Chemin faisant, en compagnie de cet écrivain nîmois, j'ai découvert que, non seulement il était tombé dans un oubli injuste, mais que ses rapports avec les Félibres et surtout avec Mistral demandaient à être rapportés.

Ainsi j'ai cru écrire les premières pages d'un Mistral et Nîmes qui reste à faire pour notre bibliothèque du Mistral sans fin (12).

(12) *Mistral sans fin*. L'expression est du poète S.-A. Peyre.

© CIEL d'Oc – Juliet 2012